

*Château de Sainte-Lucie-des-Fleurs,
près de Paris, fin septembre 1942*

RACHEL

Sous une pluie fine qui tombe sans discontinuer, les gendarmes français prennent le château d'assaut et arrêtent mes deux petites sœurs, les traînant dehors dans les cris et les coups de pied. Les lunettes de Leah glissent le long de son nez ; dans les cheveux courts de Tovah, le gros nœud blanc est aplati et tout trempé. Accroupie derrière des buissons, j'observe la scène avec horreur. Je vois les hommes en uniforme jeter mes sœurs à l'arrière d'un fourgon noir complètement fermé : les gens d'ici l'appellent le « panier à salade ».

Je reste paralysée, impuissante.

Ce n'est un secret pour personne que les gendarmes du village prennent leurs ordres des nazis. D'une manière ou d'une autre, ils ont découvert que nous étions des réfugiées juives de Berlin, et ce malgré nos cartes d'identité françaises.

Contrefaites, évidemment.

Mon cœur bat la chamade et je pense à toutes les choses horribles qu'ils vont leur faire subir, à ce qui attend mes sœurs.

La torture ? Les coups ? La faim ? La brutalité ? Mon Dieu, non ! me hurle mon esprit. Ce ne sont encore que des enfants.

J'aurais dû m'en douter. La semaine dernière, nous avons eu des sueurs froides en voyant la Gestapo bloquer les rues du village et rassembler tous ceux qui n'avaient pas le type aryen, puis les entasser dans des fourgons qui n'avaient même pas une ouverture par laquelle regarder. Un homme a tenté de s'échapper ; ils l'ont abattu avant d'abandonner son corps dans la rue. Nous étions terrifiées à l'idée que les policiers de la Gestapo nous questionnent sur notre accent, mais nous avons réussi à les berner en leur racontant que nous venions d'un petit village près de la frontière suisse.

Ce jour-là, ils nous ont laissées partir.

Mais pas aujourd'hui. Je frémis en repensant aux visages arrogants des gendarmes lorsqu'ils ont poussé mes sœurs dans le fourgon. Ils jubilaient, satisfaits d'avoir obtenu ce qu'ils étaient venus chercher : des victimes innocentes qu'ils pourraient livrer aux nazis pour prouver leur loyauté et sauver leur peau.

Je sens la panique m'envahir, me plongeant dans le désespoir. Si je sors de ma cachette et supplie les gendarmes de libérer mes sœurs, ils m'arrêteront, moi aussi. Je reprends mon souffle et me concentre pour trouver le moyen de les sauver. Je sais qu'il n'y a aucune pitié à espérer de la part des gendarmes français ; les roulements de tambour de la guerre ont depuis longtemps étouffé les battements de leurs cœurs.

La gorge serrée d'effroi, je triture les boutons de mon chandail. C'est ma faute si mes sœurs se sont fait arrêter. Je suis l'aînée. J'aurais dû être plus vigilante. J'ai fait preuve de faiblesse, et maintenant j'en paie le prix.

Plus tôt dans la journée, je suis allée retrouver en catimini le grand jeune homme au regard farouche. Nous nous étions donné rendez-vous dans la cabane du garde-chasse dans le parc du château. J'étais sur le point de lui annoncer la nouvelle quand nous avons entendu le grondement

d'un camion au loin. Sortant en hâte, nous l'avons aperçu qui fonçait vers le château, suivi par un vieux véhicule de la gendarmerie française. Nous avons regagné la maison, aussi vite et discrètement que possible. Mais le temps que nous y arrivions, les gendarmes avaient déjà forcé les portes du château et enchaîné mes sœurs comme des animaux.

Mon amoureux m'a demandé de rester cachée. Puis il est parti, prêt à risquer sa propre liberté pour les sauver.

Instinctivement, je pose mes mains sur mon ventre arrondi comme j'en ai pris l'habitude. Je ne veux pas que mes sœurs s'inquiètent. J'ai dix-neuf ans et bientôt, je serai maman. Leah vient d'avoir seize ans : fluette, elle n'a pas encore une silhouette de femme. Tovah n'a que treize ans, c'est une enfant turbulente qui, dès qu'elle voit un Allemand, sursaute comme une grenouille. Je n'ose imaginer l'angoisse et l'horreur qui doivent habiter leurs âmes meurtries maintenant qu'elles sont aux mains des nazis. Mes sœurs n'ont que moi sur qui compter. Tout est de ma faute parce que j'ai eu la folie de tomber amoureuse d'un résistant : je n'étais pas là pour les protéger.

Et maintenant, nous en payons le prix.

Je songe à Mutti et à Papa. Que diraient-ils ? Le jour où nous les avons quittés à la gare de Berlin, je leur ai fait la promesse que nous ne serions jamais séparées, et regardez ce qui est arrivé à cause de moi. Combien de fois ai-je serré Leah et Tovah contre moi, la peur au ventre, en priant pour échapper à la capture, chaque fois que le fourgon traversait le village, rempli de Juifs entassés épaule contre épaule pour les emporter jusqu'à la gendarmerie...

Et ensuite, si ce qu'on raconte est vrai... dans les camps de la mort.

J'essuie mes yeux. Si mes larmes chaudes se diluent dans les gouttes de pluie, ce n'est pas le cas de ma détermination. Je combattrai les nazis bec et ongles pour récupérer mes sœurs.

Un cri d'angoisse s'élève dans ma gorge. Oh, mon Dieu ! Voilà qu'ils font sortir Hélène, notre gouvernante, la jolie Polonaise aux cheveux roux vif... Sa robe est déchirée, son visage, tuméfié... Que lui ont-ils fait ? Quelle espèce de monstre faut-il être pour envoyer une bande de gendarmes sauvages arrêter trois jeunes femmes ?

Tout ce que je puis faire, c'est regarder depuis ma cachette en attendant le retour de mon homme. Sur le moment, son instinct lui a dicté de foncer au château pour sauver les filles. Mais d'une part, il était seul contre tous, et d'autre part, mes sœurs risquaient d'être blessées par les tirs croisés. Alors il a contourné le château par l'arrière pour voir s'il pouvait s'y introduire sans être vu. L'élément de surprise lui aurait permis d'équilibrer les chances. Mais il est revenu en secouant la tête. Non, a-t-il conclu. On ne peut pas entrer. Il n'a pas abandonné pour autant et m'a fait promettre de ne pas bouger de ma cachette pendant qu'il s'assurait qu'il n'y avait pas d'Allemands sur le périmètre. Il a escaladé le treillage et est entré par une fenêtre ouverte à l'étage.

Où est-il maintenant ?

Voilà dix minutes qu'il est parti... bientôt *quinze*.

Le tonnerre gronde dans le ciel, se mêlant au rugissement de deux motos allemandes qui s'arrêtent près des buissons où je me suis tapie. En été, des roses magnifiques y fleurissaient qui sont désormais brunes et flétries. Deux SS s'entretiennent avec un des gendarmes français, ils vérifient le camion... puis, après un cliquetis de talons et un salut bras tendu, ils s'élancent sur leurs motos, suivis du camion et de la voiture des gendarmes qui ferme le convoi. Je les regarde descendre la route sous la pluie, emportant leur précieuse cargaison qui me transperce le cœur.

Mes sœurs sont parties... *Les reverrai-je un jour ?*

Leurs cris de frayeur résonnent dans ma tête. Comment oublier la vision des gendarmes leur tordant le bras dans le

dos ? Et puis cette scène inimaginable : Tovah donnant un coup de pied à un gendarme quand celui-ci lui tire le bras, si fort qu'il se plie à un angle qui n'a rien de naturel.

Puis la gifle.

Mon sang n'a fait qu'un tour. Oh ! Je bouillais de rage. Comment a-t-il pu lever la main sur elle ? Ce n'est qu'une enfant *innocente*. Je voyais sa joue rouge, la peur dans ses yeux.

Mais j'étais totalement impuissante.

Je jure que cet acte lâche ne restera pas impuni. Ces barbares paieront pour avoir malmené mes sœurs... Je trouverai une solution, rien ne m'empêchera de les libérer.

Car si je ne le fais pas, je ne pourrai plus jamais me regarder dans la glace.

Comment cela a-t-il pu arriver ? Nous pensions être en sécurité en France, et puis le fracas de la guerre et l'odeur du sang ont recouvert l'Europe tel un nuage sombre, épais comme un brouillard safran, masquant les ignobles exactions des nazis et nous laissant dans l'incertitude, forcées de nous réfugier à la campagne dans un vieux château.

Jusqu'à ce jour.

Je serre les dents, ébranlée dans tout mon être. L'idée qu'un mouchard nous a trahies me cause une peine immense.

Et tout à coup, aussi silencieusement qu'on récite une prière, Wolf se matérialise à mes côtés ; je sens son souffle chaud contre mon cou.

— Tes sœurs et Hélène ont été emmenées à la gendarmerie, me dit-il d'une voix tendue. Je rassemble mes hommes et nous allons l'attaquer...

— Non. (Je pose ma main sur son bras.) J'ai vu combien ils étaient cruels. Si vous essayez de les libérer, ces lâches n'hésiteront pas à les tuer. Non, il ne faut pas qu'ils sachent que nous sommes au courant. Cela nous donne un coup d'avance sur eux... et un peu de temps pour nous retourner. Il doit y avoir un autre moyen.

Wolf pousse un lourd soupir.

— On pourrait les surveiller, et dès qu'ils les transfèrent vers un camp de détention, intercepter le camion...

— Oh mon Dieu... dis-je tout bas en posant une main nerveuse sur ma gorge.

Je l'écoute m'expliquer son plan, dangereux et sans garantie de réussite. Mais avons-nous le choix ?

Il me serre contre lui pour me rassurer, mais je ne puis m'empêcher de trembler.

— Rien ne m'empêchera de sauver tes sœurs et Hélène, chuchote-t-il.

Ses paroles atteignent directement mon âme, ses mots apaisent mes blessures tel un baume.

— J'ai envie de te croire, et... je te crois... mais j'ai peur. Pas pour moi, mais pour Leah et Tovah.

— Ma courageuse Rachel... tu ne peux pas rester ici. Ils vont revenir pour te chercher. Laisse-moi te mettre à l'abri.

— Où ça ? demandé-je, touchée par sa sollicitude.

— Je vais te cacher dans notre camp. Tu seras en sécurité parmi mes camarades. Ce sont tous de loyaux résistants. Pendant ce temps, j'échafauderai avec mes hommes un plan pour sauver tes sœurs.

Je ne dis rien. Il ignore que je porte son enfant. Autrement il refuserait que je sois loin de lui. Wolf est comme ça, il a toujours agi ainsi depuis le jour de notre rencontre, quand mes sœurs et moi avons quitté Berlin avec l'Américaine.

Oh...

Une idée germe dans ma tête et commence à y tourner telle une toupie de Hanoukka.

Mais oserai-je la mettre en œuvre ?

— Je dois me rendre à Paris, dis-je en allemand, encore si bouleversée que j'en oublie de parler français. Je connais quelqu'un là-bas qui pourra nous aider.

— Je t'accompagne, Rachel.

— Non, tu es sur la liste des personnes les plus recherchées par la Gestapo. S'ils t'attrapent...

Il me serre, si fort que j'ai du mal à respirer.

— Je ne te laisserai pas y aller seule.

— Il le faut... C'est l'unique personne à pouvoir m'aider à sauver Leah et Tovah... et Héléne.

Je serre mon poing sur ma poitrine tandis que le désespoir m'envahit, me donnant la force d'amorcer mon plan fou.

— De qui s'agit-il ?

J'esquisse un sourire.

— Tu te souviens de Fräulein Kay Alexander ? Elle disait qu'il y avait d'autres moyens de se battre qu'avec un pistolet.

Souvent, il suffit de glisser un mot et un pot-de-vin à la bonne personne, celle qui ne prête allégeance à aucun drapeau.

— Je suis convaincue qu'elle pourra nous aider.

Il acquiesce.

— *Ja...* l'Américaine.

— Elle est descendue dans cet hôtel qui s'appelle le Ritz, dis-je avec une pincée d'espoir. Elle trouvera un moyen de sauver mes sœurs et Héléne avant que la Gestapo ne les envoie dans un camp de la mort... et que je les perde à jamais.